
En tant qu'auteur non professionnel, je mets cette pièce gratuitement à la disposition des troupes de théâtre amateur qui souhaiteraient la jouer.

Je demande seulement à en être prévenu : everob@orange.fr

Théâtre'Amicalement.

En cas d'accident...

Ou Quelqu'un qui vous veut du bien

(Durée en lecture : environ 35 mn)

RobertBOURON

Comédie dramatique. (1 homme - 1 femme).

Sur le dessus d'un vieux blockhaus, en bord de mer, une femme attend...

Survient un SDF ; il n'est pas le bienvenu...

Lieu de l'action...

Nous sommes sur le dessus, en forme de terrasse, d'un vieux *blockhaus* dominant la mer. On y accède par une plage, rocheuse à cet endroit, en montant un ancien et dangereux escalier qui monte le long de la falaise. En bas, une pancarte rappelle aux promeneurs : « *Passage interdit. Accès dangereux. En cas d'accident la municipalité décline toute responsabilité.* »

Décor...

L'espace de jeu, délimité par l'éclairage sur le sol, forme un carré d'environ 5 x 5 mètres. Le vide en avant-scène est utilisé comme bord donnant sur le vide. Un bloc de béton ou l'affut circulaire, bouché, d'une tourelle de mitrailleuse est placé en avant-scène côté cour.

Vêtements :

Pour le SDF : vieux vêtements hétéroclites, un bonnet et un grand sac à provisions.

Pour la femme : vêtements actuels, chaussures, sac à main ; tout cela de très bon goût.

Ambiance...

Cris de mouettes ; plus forts au début et à la fin, mais discrets pendant toute la pièce.

Personnages...

- **Quelqu'un**
- **La femme**

La femme est assise sur le bloc de béton.

Elle est mal à l'aise, inquiète. Elle regarde nerveusement sa montre, regarde dans son sac. Elle se lève pour regarder vers le bas de la falaise – vers la plage – elle s'assied de nouveau, consulte son téléphone portable.

Un temps.

Un homme arrive, nu-pieds, un sac à provisions d'une main, ses chaussures dans l'autre, il s'immobilise, essoufflé, récupérant de la montée ; c'est visiblement un SDF.

Un temps.

Il regarde vers elle...

Quelqu'un – Allons bon ! la place est prise.

La femme s'est retournée, surprise.

Il sort de son sac une bouteille de vin ; il en boit une gorgée.

La femme regarde sa montre, elle est visiblement ennuyée par cette présence.

Le SDF remet la bouteille dans le sac et en sort un sachet qu'il agite en regardant le ciel au-dessus de la femme.

Quelqu'un – Sophie !

La femme se retourne, le regarde, interrogative.

Il s'avance, passe à côté d'elle et, en avant-scène, appelle en mettant sa main en porte-voix.

Quelqu'un – Sophie !...

S'adressant à lui-même.

Quelqu'un – C'est vrai que je suis un peu en avance...

Suivant des yeux le vol des oiseaux en agitant le sachet...

Quelqu'un – Oh ! là ! c'est peut-être elle ?

Agitant le sachet...

Quelqu'un – So-phie !... So-phie !...

Un peu agacée, la femme se lève.

La femme – Pardon monsieur, à qui parlez-vous ?

Sans bouger, scrutant le ciel.

Quelqu'un – Non ! ce n'est pas elle ; je ne reconnais pas sa voix.

La femme – C'est à moi que vous parlez ?

Quelqu'un – En plus, elle ne pose jamais de questions.

La femme – Vos propos n'amusez que vous.

Quelqu'un – Quelle adorable créature.

La femme – Non mais dites donc ! qu'est-ce qui vous prend de me parler comme ça !

Le SDF se retourne.

Quelqu'un – Je parle de mon amie Sophie, une mouette, une adorable petite créature ailée : je l'attends. Elle doit être partie en mer avec d'autres copines, à moins qu'elle ne soit tombée amoureuse d'un beau goéland ; ça ne fait rien, elle reviendra. Je lui ai apporté de la brioche... (*il montre le sachet*) elle adore ça !

Il repart vers son sac...

La femme – Écoutez-moi ! je ne suis pas ici pour vous entendre philosopher sur la nature ou les mouettes et si vous n'avez rien de mieux à faire de vos journées que d'importuner les femmes seules, vous feriez bien de disparaître avant que j'appelle la police.

Quelqu'un – C'est vrai que je n'ai rien de mieux à faire de mes journées mais, n'est-ce pas là le statut reconnu du SDF et... si vous voulez vraiment appeler la police, attendez un peu ; je viens juste de récupérer de la montée et nous commençons tout juste à sympathiser.

La femme – Voilà bien la meilleure ! Je serais en train de sympathiser avec un individu qui vient de me traiter de « créature » et qui, en plus, me demande de ne pas appeler la police avant qu'il ne m'en donne l'ordre ! Si vous pensez que je vais me laisser importuner sans me défendre et sans réagir, vous vous trompez !

Parlant à lui-même.

Quelqu'un – Elle n'a aucun humour, un sale caractère et en plus elle a pris ma place ; c'est bien ma veine.

Vers le public.

Quelqu'un – Pour nous, les « marginaux », ce n'est pas facile d'entrer en contact avec les gens dits : « normaux » pour discuter tranquillement. Il faut d'abord que la personne accepte notre présence à moins de trois mètres, ensuite il faut trouver un moyen pour attirer son attention et encore mieux pour engager la conversation, tout ça sans qu'elle ne se vexe et sans qu'elle ne vous menace.

Il montre la femme avec sa main tenant la bouteille et il boit une gorgée.

Montrant son portable...

La femme – Vous voulez vraiment que j'appelle la police ?

Quelqu'un – Non ! ramassez votre bidule, j'ai compris ! j'arrête !

Le SDF va s'asseoir sur le bloc de béton, pose sa bouteille et cherche quelque chose dans son sac...

La femme regarde sa montre, consulte son portable toujours aussi nerveuse.

Le SDF a sorti un harmonica et se met à en jouer...

Quelqu'un – J'ai pensé qu'une petite musique, rien que pour vous, pourrai vous détendre.

Le regard de la femme en dit long sur son agacement. Elle respire un grand coup, résignée.

Il joue... fait une pause...

Quelqu'un – Vous aimez ?

La femme – Le moment est vraiment très mal choisi pour que j'apprécie votre musique !

Quelqu'un – Vous n'êtes peut-être pas mélomane ?

Elle hausse les épaules. Il se remet à jouer.

Un temps.

Agacée et souhaitant en finir au plus vite.

La femme – Écoutez ! si je vous dis que vous jouez très bien, que ce que vous jouez est très mélodieux, que j'apprécie beaucoup votre musique, mais que maintenant, ce que j'apprécierais le plus, c'est que vous arrêtiez de jouer et que vous me laissiez tranquille et si possible, seule !

Quelqu'un – Les plus grands musiciens ont tous eu des moments difficiles dans leur carrière... avant que l'on ne reconnaisse leur talent ; je n'échappe donc pas à cette règle.

La femme – Tout à fait ! vous n'échappez pas à cette règle !

Quelqu'un – Bon ! d'accord, je ne vous importune plus.

Il se lève, remet son harmonica dans son sac et, fouillant dans celui-ci, en sort un morceau de craie.

Quelqu'un – Tenez, je vais...

La femme – Vous venez de me promettre de ne plus m'importuner !

Quelqu'un – Je voulais juste vous dire que vais tracer une ligne sur le sol et je vous promets que je ne la dépasserai pas.

Il va se placer au milieu de l'espace derrière elle. Met un genou à terre et trace, plus ou moins habilement, une ligne sur le sol...

La femme – Très bien !

Elle s'assied sur le bloc de béton et regarde sa montre.

Le SDF reste debout derrière la ligne, bras croisés, observant le vol des mouettes.

Un temps.

Sans se retourner...

La femme – Vous comptez rester ainsi, debout dans mon dos, encore longtemps ?

Quelqu'un – Cela dépend.

La femme – Cela dépend de quoi ?

Quelqu'un – Cela dépend de vous !

La femme – De moi ? (*Elle se lève.*) Sachez que je ne vous retiens pas ! vous pouvez partir tout de suite si vous le désirez !

Quelqu'un – Justement... je ne le désire pas !

La femme – Bon ! alors laissez-moi et surtout, taisez-vous !

Très nerveuse, elle ouvre son sac, regarde dedans, le referme, consulte son portable, croise les jambes dans un sens, dans l'autre, regarde sa montre...

Elle se lève, regarde vers la plage.

Elle revient s'asseoir et cherchant une solution elle se relève en s'adressant calmement au SDF...

La femme – Je voudrais vous demander quelque chose...

Quelqu'un – Quoi ?

La femme – J'aurais souhaité être seule ? Vous pourriez revenir dans une heure, je serai partie.

Quelqu'un – ...

La femme – Répondez-moi ! je vous en prie ! c'est vraiment très important pour moi !

Quelqu'un – Eh bien, si c'est vraiment très important pour vous... je veux bien partir.

La femme – Vous voulez bien ! (*Ravie*) Oh ! merci !

Quelqu'un – Oui... mais à une condition...

La femme – Je vous écoute...

Quelqu'un – Voyez-vous... vous êtes ici chez moi.

La femme – Chez vous ?

Quelqu'un – Ce siège m'appartient.

La femme – Vous plaisantez ?

Quelqu'un – Le siège, le belvédère, le blockhaus en dessous, l'escalier : tout est à moi !

La femme – Vous vous moquez de moi !

Quelqu'un – Non ! Vous savez, les blockhaus personne n'en veut, personne n'en revendique la propriété. Les Allemands, on les comprend, mais les Français, c'est pourtant chez eux ; s'ils étaient fiers de les avoir construits, ils en auraient fait des résidences de vacances et bien non ! ils en ont honte ! Donc ! j'en suis devenu le propriétaire. D'ailleurs, tout ce qui n'est pas habité, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, m'appartient ; j'en deviens le propriétaire à partir du moment où j'y suis présent.

Avec de petits hochements de tête.

La femme – Je vois que vous vous êtes très bien adapté à votre situation.

Quelqu'un – Et... regardez ! ... d'ici, la vue sur la mer est magnifique !

Elle le regarde attentivement.

La femme – Vous tenez des propos bizarres, mais je vous trouve plutôt sympathique, seulement voilà, je vous le répète, je voudrais être seule pour une petite heure ; cela vous paraît-il possible ?

Quelqu'un – Si je comprends bien, vous me demandez de vous louer mon belvédère ?

La femme – Voilà ! c'est ça ! je vous loue votre belvédère pour une heure : votre prix sera le mien.

Il réfléchit.

Quelqu'un – Il faudrait que je passe à mon bureau ; je n'ai pas tous les tarifs en tête...

La femme – Vous vous moquez de moi ! Bon... *(Elle cherche dans son sac, prend un porte-monnaie.)* Voilà cinq euros pour vous... Maintenant, partez ! et ne revenez que dans une heure.

Elle lui tend le billet, il ne bouge pas.

La femme – Vous avez le sens des affaires... *(Même jeu.)* Tenez ! voilà encore cinq euros...

Elle lui tend les deux billets, il ne bouge pas.

La femme – Il me semble que cela suffit ! Je vais finir par penser que vous êtes malhonnête.

Il lui montre le tracé à la craie devant ses pieds.

Quelqu'un – Rappelez-vous ; j'ai promis de ne pas franchir la ligne.

Elle s'avance pour lui donner.

La femme – Tenez ! c'est pour vous : dix euros.

Regardant les deux billets.

Quelqu'un – Merci ! confiance pour confiance ; moi aussi je vous trouve plutôt sympathique.

Il glisse les billets dans sa poche.

Quelqu'un – À propos, si ça vous intéresse, j'ai d'autres résidences secondaires en ville, j'ai même des quartiers d'hiver.

La femme – Si vous pouviez vous dépêcher !

Quelqu'un – Qu'elle heure est-il ?

Elle regarde sa montre.

La femme – Seize heures trente.

Quelqu'un – Il n'est pas en retard au moins ?

La femme – Dépêchez-vous de disparaître ! Vous ne vous rendez pas compte de la situation dans laquelle je suis !

Quelqu'un – En règle générale, les rendez-vous se font de quart d'heure en quart d'heure donc, s'il n'est pas arrivé à trente, c'est qu'il sera là à moins le quart.

Sèchement, en croisant les bras.

La femme – Ça suffit ! vous ne deviez pas partir ?

Le SDF la regarde, prend une gorgée dans la bouteille, la rebouche, la remet dans son sac et part.

Elle attend un peu, en regardant vers la sortie...

Elle s'assied et compose un numéro sur son portable.

La femme – Allo, Karine ! [...] Oui ! c'est moi. Tu n'es pas encore partie chercher tes enfants à la sortie de l'école ? [...] Écoute, j'ai un imprévu dans mon travail, peux-tu aussi ramener Lucie et Matias et les faire goûter. Je passerai les prendre chez toi dès que j'aurai fini. [...] Non ! Tony ne peut pas passer les prendre ce soir ; il a une réunion qui risque de se prolonger. [...] Merci ! tu ne peux pas savoir comme cela m'arrange. [...] Entendu. À tout à l'heure, Karine, je t'embrasse.

Pendant un moment, elle reste immobile, pensive.

Elle compose un autre numéro.

La femme – Aurélie ! je ne vous dérange pas longtemps ; je vous appelais pour prendre des nouvelles de la boutique ... [...] Madame Laval a ramené sa robe ? [...] Oui, c'est vrai qu'elle était très colorée, mais elle lui allait bien ! [...] Vous avez pu régler cela avec elle ? [...] Vous lui avez fait un avoir ; très bien, Aurélie. Je vous appelais aussi pour vous demander un petit service : comme je vous l'avais dit ce matin, je suis allé à la banque à quatorze heures déposer les chèques que j'avais oubliés hier. Le banquier voulait me parler ; cela a pris beaucoup de temps, je viens juste de sortir. Vu l'heure qu'il est, je vais aller directement chercher Lucie et Mathias à la sortie de l'école et je ne reviendrais pas à la boutique ce soir. Aurélie, je vous laisse fermer le magasin à dix-neuf heures ; si vous avez un problème, vous me téléphonez. [...] Très bien, Aurélie [...] Je sais que je peux compter sur vous. À demain, neuf heures trente, je vous embrasse.

On aperçoit le SDF qui revient.

Quelqu'un – Cela s'appelle : mentir !

Elle se relève, mécontente.

La femme – Vous ! mêlez-vous de vos affaires et laissez-moi tranquille ! Vous deviez me laisser seule si je me souviens bien !

Quelqu'un – Je me suis dit que... comme votre rendez-vous est en retard, je pouvais peut-être rester encore un peu.

La femme – (Fort.) NON !

Le SDF repart. Au moment où il va disparaître de la scène il se retourne vers elle...

Quelqu'un – À bientôt... Jessy.

Surprise.

Jessy – Comment savez-vous mon nom ?

Quelqu'un – Votre prénom.

Elle va vers lui.

Jessy – Comment connaissez-vous mon prénom ?

Quelqu'un – ...

Jessy – Répondez-moi !

Quelqu'un – Vous avez changé d'avis ?

Elle lui tourne le dos, découragée.

Jessy – Je ne suis plus vraiment sûre de vouloir rester seule...

Elle va se rasseoir sur le bloc de béton.

Le SDF, s'approche...

Jessy – Je crois que j'ai peur !

Quelqu'un – Pour avoir peur, il faut qu'il y ait un danger qui vous menace ?

Jessy – Je ne sais pas si cela s'appelle un danger, c'est peut-être pire. En tout cas, je n'ai jamais autant angoissé, je ne me suis jamais sentie aussi seule de toute ma vie.

Elle se retourne vers le SDF.

Jessy – Je ne sais pas pourquoi, mais vous êtes si particulier si original dans vos propos, dans votre comportement, que je ne suis pas vraiment surprise que vous sachiez mon prénom... J'ai besoin de parler avec quelqu'un... Qui êtes-vous ?

Quelqu'un – Peut-être, justement, ce, « Quelqu'un » ...

Jessy – Comment savez-vous mon nom ?

Il sort la bouteille de son sac.

Quelqu'un – Comment je sais votre prénom ? Voyons... j'ai fait un rêve ; c'était quand ?

Il réfléchit....

Quelqu'un – Il y a environ deux semaines, un homme et une femme se trouvaient là, sur la terrasse de ce vieux blockhaus ; il y avait de la dispute dans l'air, ils parlaient fort ; ils parlaient d'une forte somme d'argent. L'homme est parti en criant une phrase menaçante dans laquelle il y avait ce prénom : Jessy ! Puis... plus rien... je n'entendais que les pleurs de la femme.

Surprise.

Jessy – Vous étiez là ? Vous avez tout entendu ?

Quelqu'un – Je vous l'ai dit : « J'ai fait un rêve ».

Jessy – Ne vous moquez pas, c'est trop grave ! Où étiez-vous ? Je suis pourtant certaine qu'il n'y avait personne.

Il fouille dans son sac.

Quelqu'un – Excusez-moi, j'ai un petit travail à faire...

Se parlant à elle-même, inquiète.

Jessy – Mon Dieu ! il peut arriver d'un moment à l'autre...

Le SDF prend son sac d'une main et de l'autre cherche quelque chose dedans qu'il oriente, toujours caché dans le sac, vers la femme.

Jessy – Que faites-vous ?

D'une voix, soudain grave.

Quelqu'un – J'ai un contrat avec Dédé ; un ami, SDF comme moi.

Inquiète de l'objet que tiens, caché dans sa main, le SDF.

Jessy – Un contrat ! Quel genre de contrat ?

Quelqu'un – Dédé n'a plus l'usage de ses mains : une en moins et de l'autre il ne lui reste que deux doigts, alors... il est obligé de faire faire le travail par « Quelqu'un ».

Angoissée.

Jessy – De faire faire le travail par « Quelqu'un » ... quel travail ?

Quelqu'un – Dans mon rêve, l'homme vous réclamait une forte somme d'argent. Attendez... (*il réfléchit...*) Attendez, le montant va me revenir...

Jessy – Qu'importe ! c'est sans importance !

Quelqu'un – Si ! un peu ; quinze mille euros en liquide : c'est important !

Jessy – Vous me faites peur ! Qu'est-ce qu'une somme pareille viendrait faire ici ?

Quelqu'un – Récompenser celui, ou ceux qui la convoitent.

Jessy – Vous êtes fou ! Quinze mille euros ! Mais où se trouverait une somme pareille ?

Quelqu'un – Dans votre sac ...

Montrant du doigt celui-ci.

Quelqu'un – ... Là !

Jessy – Vous divaguez ! vous avez bu ! Bon ! maintenant je vais partir... Il ne viendra pas, il a dû avoir un contretemps.

Il met son corps en barrage devant elle et sort la main de son sac.

Regardant fixement l'objet qu'il lui présente... sans comprendre.

Jessy – Qu'est-ce que c'est ?

Avec un petit sourire malicieux.

Quelqu'un – Une boîte...

Il ouvre celle-ci.

Quelqu'un – Une boîte, avec du tabac.

Elle le regarde, interrogative, déconcertée.

Jessy – Je ne sais plus quoi penser... Vous m'embrouillez ! vous étirez menaçant ! J'ai eu peur ! Vous m'avez fait peur !

Vexée et à bout de nerfs, elle se met à le taper de ses deux poings.

Quelqu'un – Ne vous gênez pas ! ... Si ça vous fait du bien.

En sanglots, elle va s'asseoir sur le bloc de béton en tournant le dos au SDF.

Quelqu'un – C'est mon Dédé qui va être jaloux quand je vais lui raconter ça ; il risque de vous demander de venir le frapper lui aussi.

Elle prend un paquet de mouchoirs en papier dans son sac, repose celui-ci qui tombe par terre...

Elle reste assise, prostrée, le visage enfoui dans ses mains.

Le SDF ramasse le sac, regarde à l'intérieur, y prend une grosse enveloppe qu'il met dans son sac à provisions.

Il repose le sac à main à côté de la femme.

Puis il s'assied par terre adossé au bloc et se met à rouler des cigarettes qu'il place délicatement dans la boîte de tabac.

Elle s'essuie les yeux et le regarde faire...

Un temps.

Jessy – Je ne comprends pas ? J'ai très peur de ce qui va arriver et pourtant votre présence me rassure... c'est étrange !

Tout en faisant ses roulées.

Quelqu'un – J'imagine les soldats allemands qui étaient de faction ici au printemps quarante-quatre : toute la journée à surveiller l'horizon avec leurs jumelles. Et les autres, en attendant la relève, en train de se baigner, de s'amuser et de se faire bronzer sur la plage. Cantine le midi, cantine le soir : des-planqués ! De vraies vacances ils ont passé ces gars-là dans ce coin de la France... et tout ça pour peau de balle !

Il prend sa bouteille.

Quelqu'un – En tout cas, ils m'ont laissé un bon abri, bien solide et bien frais l'été pour les bouteilles. Un merveilleux petit une-pièce pour célibataire endurci avec terrasse et vue sur la mer s'il vous plaît ! (*Il lève sa bouteille...*) Merci et santé messieurs les allemands, vous êtes rudement doués ! Sauf, pour le lieu du débarquement.

Il boit une gorgée.

Se retournant vers Jessy.

Quelqu'un – Vous savez, quand je dors à l'intérieur, en dessous, il y a les vieilles bouches d'aération qui me rapportent tout ce qui se dit sur la terrasse.

Jessy – Vous entendez tout ?

Quelqu'un – Oui !

Jessy – Alors... vous nous avez entendus, quand je venais ici avec...

La regardant bien en face.

Quelqu'un – Avec Ric ! bien sûr !

Elle se prend la tête dans les mains.

Jessy – Mon dieu ! qu'ai-je fait ! Je me suis bien fait avoir par ce petit gigolo... et je ne suis certainement pas la première.

Hochant la tête.

Quelqu'un – Je vous le confirme !

Jessy – Vous voulez dire qu'il était déjà venu ici avec d'autres femmes ?

Quelqu'un – Avec une autre, mais avec vous ; il a sérieusement augmenté ses tarifs.

Jessy – Quel salaud !

Quelqu'un – C'est tout à votre honneur ; vous êtes beaucoup plus belle que l'autre !

Jessy – Arrêtez ! on dirait que pour vous tout va bien !

Haussant les épaules.

Quelqu'un – Qui sait !

Il boit une gorgée.

Il lui présente une boîte avec les roulées qu'il vient de faire.

Quelqu'un – Vous fumez ?

Jessy – Rarement, mais aujourd'hui, oui ! je veux bien.

Il lui tend la boîte avec les roulées.

Quelqu'un – Celles-ci, vous allez adorer ! C'est un subtil mélange de différents tabacs, une spécialité de mon copain Dédé : il appelle ça, son mélange exotique.

Elle prend la cigarette...

Jessy – Merci !

Gardant la boîte ouverte devant lui.

Quelqu'un – Dédé a récupéré une pince ; vous savez comme les gars de la ville utilisent pour ramasser les papiers sales sans se baisser. Avec sa pince et les deux doigts qui lui restent, il passe ses journées à récupérer les mégots qui traînent par terre ; il les dépouille, mais attention ! proprement, et met le tabac dans une boîte comme celle que je vous ai montrée. Moi ! je travaille pour lui ! avec le tabac, je lui fais des roulées qu'il revend à ses amis.

Elle regarde la cigarette.

Jessy – Vous êtes un redoutable farceur.

Elle la remet dans la boîte.

Quelqu'un – Vous connaissez le proverbe qui dit : « On ne taquine que les gens qu'on aime bien » ?

Jessy – Vous... vous n'en prenez pas une ?

Quelqu'un – Non ! merci ! je ne fume pas ! Par contre... *(Il montre la bouteille.)*

Jessy – J'ai vu !

Il boit une gorgée.

Quelqu'un – Cela fait partie de la panoplie...

Jessy – De la panoplie ?

Quelqu'un – De la panoplie du parfait SDF. Imagineriez-vous un gars comme moi sans sa bouteille ? Non ! alors moi j'ai l'ensemble, la tenue parfaite. C'est un peu notre laisser-passer à nous : quand les gens nous voient assis par terre avec notre bouteille, ça les rassure ; ils se disent qu'avec elle et un petit air d'harmonica, on n'est pas dangereux, alors ils nous donnent une petite pièce.

Jessy – Vous êtes quand même un drôle de marginal.

La femme le regarde, pensive.

Un temps.

Son portable sonne...

Jessy – Mon dieu ! c'est lui !... Allo !

Rassurée... elle va vers le bord de la terrasse.

Jessy – Ah ! Tony, c'est toi ! bonsoir chéri. [...] Tout va bien ! ne t'inquiète pas, j'ai juste un petit contretemps. [...] Non ! rien de grave ; j'ai crevé sur la route en revenant de la banque. [...] Non ! ne te déplace pas ! (*Tournant son regard vers celui-ci.*) Je... j'ai un brave type qui est en train de me dépanner. [...] Ne t'inquiète pas pour la roue ; je le surveille du coin de l'œil, il fait cela correctement, il a presque fini. [...] Mais oui ! bien sûr que je lui donnerais quelque chose. [...] Oui ! je dépose la roue chez notre garagiste [...] Ta réunion est reportée ! Cela tombe bien ; peux-tu aller chercher les p'tits loups chez Karine, ça m'arrangerait beaucoup ? [...] Parfait ! merci ! à tout à l'heure chéri. [...] Oui, mon amour. Moi aussi, je t'aime !

Quelqu'un – Bravo pour votre sang-froid ! Je vous admire !

Elle coupe son portable, mais le garde dans sa main.

Un temps.

Regardant sa montre, nerveuse.

Jessy – Nous avons rendez-vous à seize heures quinze et il est presque quarante-cinq ? Ce retard, c'est tout de même étrange ?

Quelqu'un – Téléphonnez-lui ?

Jessy – C'est toujours lui qui appelle.

Quelqu'un – Pas hier.

Surprise.

Jessy – Qu'est-ce qui vous fait supposer que nous devons nous voir hier ?

Quelqu'un – Il était là ! il vous attendait...

Jessy – Alors... je suppose que vous étiez là vous aussi ?

Le SDF se lève, devient très sérieux, grave.

Quelqu'un – Oui ! Ric était assis ici, comme vous, mais très nerveux, tendu, irascible à souhait. Je suis arrivé, comme tout à l'heure, j'avais bu, mais là je n'ai pas été bien reçu, pas bien reçu

du tout ; j'ai eu droit au mépris le plus total. Il était très menaçant. Il m'a demandé de redescendre au plus vite. J'ai, malheureusement pour moi, voulu plaisanter sur mon titre de propriété. Il a pris cela très mal : il m'a giflé et bousculé violemment. Je suis tombé et je me suis reçu lourdement sur le sol. Il m'a donné un violent coup de pied au cul : « – Barres-toi, sale pouilleux ! Retourne d'où tu viens ! Ou c'est moi qui te fais descendre, et pas par l'escalier ! » ... Je me suis relevé et, péniblement, je me suis dirigé vers l'escalier...

Il sort de scène.

En voix off.

Quelqu'un – J'ai commencé à descendre les premières marches... à ce moment-là, son téléphone portable a sonné...

Jessy – C'était moi. Je l'appelais parce que le banquier me causait quelques soucis pour retirer l'argent.

La lumière sur scène se modifie.

Le SDF, en voix off.

Quelqu'un – « – Qu'est-ce que tu fous ! Je t'attends depuis une demi-heure ! Tu as le fric ou pas ?

Assise, regardant droit devant elle.

Jessy – Je... j'ai...

Quelqu'un – Tu l'as ou tu ne l'as pas ?

Jessy – Écoute Ric... quinze mille euros, ce n'est pas simple à retirer sans bonnes raisons... Demain, le banquier me donnera le montant, demain, c'est sûr !

Quelqu'un – Demain, demain ! Je t'ai dit que ce fric j'en ai besoin tout de suite !

Jessy – Demain, à cette même heure, j'aurai l'argent dans mon sac, tu pourras en faire ce que tu veux...

Quelqu'un – Écoute moi bien ! Demain, si je n'ai pas le pognon, je balance tout à ton cher Tony : tes coucherries avec ton petit Ric chéri, tes mensonges, tes jours supplémentaires à Paris lors du salon du prêt-à-porter, tes petits cadeaux, et quelques détails croustillants sur tes petits fantasmes ; ça va le surprendre et lui faire beaucoup de mal !

Jessy – Tu es un vrai salaud !

Quelqu'un – Oui ! un vrai salaud ! À demain, même heure, avec le fric... Dort bien... Jessy ! »

La lumière revient comme avant.

Toujours le regard fixe, devant elle.

Jessy – Il a coupé... J'étais désespérée !

Revenant sur scène.

Quelqu'un – Il s'est précipité derrière moi, dans l'escalier, comme un fou !

Elle reste prostrée un moment.

Il va à côté d'elle et, montrant celui-ci...

Quelqu'un – Les quinze mille euros sont dans votre sac ?

Jessy – Oui...

Prise d'un doute, elle fouille dans son sac, s'arrête, le visage blême.

Jessy – L'argent ! je ne l'ai plus !

Quelqu'un – Allons, cherchez bien !

Elle cherche de nouveau, angoissée.

Jessy – Je n'ai plus l'enveloppe avec l'argent dans mon sac !

Quelqu'un – Tout à l'heure, votre mari vous a demandé de donner un pourboire au *brave type* qui était en train de changer votre roue...

Il sort une grosse enveloppe de son sac à provisions et lui montre.

Elle veut lui prendre des mains.

Quelqu'un – Doucement ! doucement... chaque chose en son temps.

Il la met derrière son dos.

Jessy – Vous êtes diabolique !

Quelqu'un – Moins encore que vous ne l'imaginez.

Jessy – Que voulez-vous dire ?

Quelqu'un – Que vous pouvez partir, que vous pouvez rentrer chez vous, maintenant, tranquillement, comme si de rien n'était.

Jessy – Mais... et Ric ?

Il remet l'enveloppe dans son sac à provisions... et calmement.

Quelqu'un – Ric ne viendra pas... Ric ne viendra plus... ni aujourd'hui ni demain... ni jamais...

Apeurée.

Jessy – Qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne comprends pas !

Il prend doucement le poignet de la femme et regarde sa montre.

Quelqu'un – Il est presque dix-sept heures ; vous partez tout de suite, la roue est réparée et vous avez très généreusement récompensé le *brave type*, le gentil SDF, avec une enveloppe bien remplie. Vous arrivez chez vous, il sera... je ne sais pas... environ dix-sept heures quinze, dix-sept heures trente ; vous faites un gros bisou aux enfants et à Tony et hop ! direction la cuisine comme si de rien n'était ! ... Ce soir, pas de complication au menu : du surgelé ; cela leur ira très bien !

Ils se regardent.

Jessy – Vous êtes déroutant.

Il lui lâche la main.

Quelqu'un – Allez ! partez ! je n'ai pas que ça à faire !

Elle ne sait ni quoi faire ni quoi dire.

Il prend son harmonica dans son sac.

Quelqu'un – Excusez-moi, mais je dois répéter... Demain, je donne un concert de rue gratuit pour ceux qui ont de l'argent et, vu le peu de personnes qui me donnent une petite pièce, croyez-moi... des riches en difficultés, y'en a beaucoup.

Il s'assied sur le bloc de béton et se met à jouer...

Elle l'écoute et s'approche de lui.

Jessy – Dites-moi au moins comment vous vous appelez ?

Il joue...

Jessy – Au moins, votre prénom ?

Il continue de jouer... s'arrête et la regarde.

Quelqu'un – Qu'importe mon nom, qu'importe mon prénom ; rappelez-vous de : « Quelqu'un », tout simplement ; de... « Quelqu'un qui vous veut du bien » ... et se sera parfait !

Il lui fait un sourire, elle lui répond.

Il se remet à jouer...

Un temps.

Quelqu'un – Faites attention dans l'escalier... descendez doucement... et si vous croisez une personne, mettez-vous bien gentiment du côté de la paroi, jamais du côté du vide, autrement, un léger coup d'épaule et... quinze mètres plus bas un promeneur découvrira ce soir votre corps disloqué sur les rochers... Pauvre Ric ! La police en a déduit qu'il était monté malgré l'interdiction, et qu'il avait glissé en redescendant avec ses chaussures de ville... (*amusé*) Quel petit con !

Il joue...

Jessy – Dans l'escalier... vous avez... vous l'avez... ?

D'une voix calme.

Quelqu'un – Qu'allez-vous imaginer...

Elle le regarde, déconcertée...

Quelqu'un – Après, je me suis allongé chez moi, dans mon blockhaus ; j'ai ouvert un bon Beaujolais et j'ai bien, très bien dormi.

Il se lève, prend, dans son sac, l'enveloppe avec l'argent.

Quelqu'un – Prenez ça ! ... c'est à vous !

Elle hésite, s'avance pour prendre l'enveloppe qu'il lui tend...

Quelqu'un – Quand vous verrez un gars, en ville, avec une pince pour ramasser les mégots, donnez-lui un petit billet et avec, au mieux, on s'offrira une pizza avec Dédé et au pire, nous trinquerons en pensant à vous.

Elle prend l'enveloppe d'un bout...

Quelqu'un – Adieu... Jessy.

Il tient l'enveloppe de l'autre bout... un temps... ils se regardent

Jessy – Adieu ! et... merci !

Il lâche l'enveloppe...

Quelqu'un – Pensez bien à enlever vos chaussures avant de descendre l'escalier..

Il se retourne, regarde le ciel, la main en visière, en plissant les yeux...

Quelqu'un – Je me demande si ce n'est pas Sophie et ses copines que je vois arriver là-bas...

Il va prendre le sachet avec la brioche.

Ses chaussures à la main elle se retourne et le regarde une dernière fois.

Quelqu'un – Et rappelez-vous ce qui est écrit sur la pancarte en bas : « Passage interdit. Accès dangereux. En cas d'accident la municipalité décline toute responsabilité. »

Elle sort de scène.

Il s'avance en bord de scène, met sa main en visière.

Quelqu'un – Ouais ! c'est bien elle ! c'est bien ma Sophie !

Il agite le sachet.

Quelqu'un – Sophie !... So-phie !...

On entend le cri des mouettes.

2006 – mai 2013

190926

Note de l'auteur :

Les parties avec l'harmonica peuvent être enlevées et le texte modifié en conséquence.